

Parti Pirate
Printemps des arts ?
23 mars 2013

La fin d'un « monde de l'art »

Jérôme de Noirmont cesse ses activités

Le billet de J. Benhamou-Huet, publié le 21 mars 2013 (cf. lien), sur son blog associé au site des echos.fr, annonce la cessation d'activité de la galerie Jérôme de Noirmont. En complément de cette « surprise », est publié le courrier de la galerie qui explique ce choix. Ce terrible "envoi" qui touche, constitue, de facto, l'acte de « décès » d'une certaine forme de distribution culturelle.

Par "distribution culturelle", s'entend aussi bien l'aspect commercial, c'est-à-dire le travail concret de mise en relation du producteur avec les clients finaux, appelé par coquetterie : collectionneurs ; que la distribution au sens « cinématographique » des rôles distribués « pour la galerie » :-)) entre des catégories d'acteurs culturels dont la permanence « paysagère » semblait devoir rester intangible. Un chaînon manque, l'écologie du système s'équilibrera-t-elle ou sera-t-elle détruite, est la question ?

Cette question n'est ni de pure rhétorique, ni le produit d'un affolement circonstanciel, par comparaison avec le domaine musical, sa pertinence apparaît clairement.

Que reste-t-il de la musique française dite « savante » ?

Quelle place occupe l'Ircam, le GRM... dans le paysage sonore de notre monde ?

Le courrier de madame de Noirmont double le constat assez noir décrivant une situation détériorée du marché national de l'art, d'un aveu d'impuissance. Il est assez significatif de ce que la mondialisation et la financiarisation touchent à leur tour l'art contemporain. Elles entraînent dans leur sillage des effets dommageables pour ce secteur économique avec une intensité comparable à celle qui frappe l'automobile ou le commerce hors ligne.

Que ceux qui haussent les épaules devant cette défection pour signifier que l'évènement ne les concerne pas, puisqu'ils ne collectionnent pas, doivent pourtant en comprendre la portée.

Cette cessation d'activité vient conclure une série de délocalisations engagées en toute discrétion par de nombreuses galeries françaises vers la Belgique, ou leur filialisation - avant transfert définitif - vers les pays du Golfe ou la Chine. Ces départs qui sont autant de perte d'activités, engagent notre puissance symbolique : nous projetons-nous, ou pas, comme un territoire capable de produire « de l'art ». De ce point vue, l'annonce de la galerie de Noirmont révèle une faille majeure : structurelle plus que conjoncturelle.

Pouvons-nous encore confier, sans contrôle, à la puissance publique le soin de remplir les musées à ras-bords ce qui revient à peser sur le marché, en sachant que l'art en train de « se faire » - puisque le terme d'art contemporain n'est plus pertinent au regard de ses réalités - ne parvient plus organiser son propre marché ? Cet enjeu dépasse largement le volume du chiffre d'affaires de ce micro-marché, et cela indépendamment que son accès demeure réservé aux plus hauts revenus du capital.

Comme les autres secteurs de l'économie culturelle, à l'instar du disque et de la librairie, le marché de l'art contemporain est touché à son tour par la dématérialisation et la déterritorialisation radicale du nouvel ordre qui se bâtit à l'altitude « des nuages » (*le fameux cloud*) promu et piloté par des intérêts qui sont rien moins que poétiques.

Pourtant les causes étaient connues de longue date et les sonnettes d'alarme tirées par tout ce que le petit monde de l'art compte de lanceurs d'alerte, de blogueur-ses esthètes, d'acteurs culturels, de professionnels de la profession et d'artistes et même par quelque institutionnels comme en a attesté le scandale feutré qui accompagna le pot de départ d'un haut fonctionnaire de la rue de Valois qui reconnût, un peu tard, que le ministère avait fait totalement fausse route concernant son approche de l'art français.

Sans en faire remonter les causes premières au **séisme de la Biennale de Venise de 1964** (*et pourtant, il s'agit bien du premier coup de tonnerre dans le ciel azuré*), l'exception culturelle française joue sa partition du grand air de l'opéra de la déroute depuis de très nombreuses années ! L'assistance tient le livret en main, mais personne ne quitte sa place dans l'orchestre.

Depuis qu'André Malraux curieusement inspiré par le « kulturkampf » germanique a voulu, théorisé et armé « l'état culturel », comme le démontra Fumaroli, et nonobstant les polémiques lancées successivement par Clair et de nombreux autres, personne n'a su ou voulu considérer l'état réel de l'art contemporain de France. Un chiffre : 97 % des artistes français chôment malgré eux, soit ils sur-vivent (« sousvivre » servirait mieux le propos si le mot existait) grâce à des activités alimentaires frénétiques ou au RSA et à toutes les aides possibles et - la plupart du temps - impossibles à obtenir, soit ils renoncent.

L'art contemporain français est juste plus mort que d.ieu se lamentera le pessimiste, à peine moins qu'une blague Facebook rétorquera l'optimiste.

Mais de quoi ce **grand corps malade** a-t-il tant souffert au juste ?

D'être le symptôme d'une attente générale d'une « **esthétique de l'insurrection** » **qui ne vient décidément pas ?** et partant de la déceptivité qui résulte de son incapacité - son impuissance patente - à servir le programme destiné à **rendre la vie plus intéressante que l'art ?**

La tentation classique de plaider pour un libéralisme moyen-bourgeois, libérateur des énergies privées sous la forme d'achats, de commandes ou de mécénats, trouve sa limite dans le courrier de la galerie de Noirmont. Sa signataire rend compte de l'aporie à laquelle se heurte ses zéloteurs, dont elle fait partie, parce que les acteurs franco-français n'en n'ont pas, ou plus, les moyens... alors serait-il question de cesser de tenir la main de la « main invisible »... en même temps que de questionner le **tropisme « valoisien »** qui ne s'accommode pas si mal de sa balkanisation prépondérante, malgré la dénonciation qu'en ont fait de jeunes inspecteurs de finances ?

N'est-il pas temps d'envisager une mise à plat de ce système des Beaux-Arts à la française, de ses automatismes, de ses satisfecits salonards, de son pilotage automatique,... de ses subventions à la fois incalculables et intouchables, de ses cachotteries sur le prix d'acquisition des œuvres par la puissance publique, de ses habitudes d'entre-soi quasi tribales, de son séparatisme régionalisant, de l'hypertrophie curatoriale et - paradoxe des paradoxes... « *pour les siècles des siècles amen* » - de sa doxa élito-nivellante... comparable à ce qu'est en restauration le goût international cultivé dans les cuisines des palaces pour que les papilles des riches convives en permanence au bord de la nausée pour cause de « jet lag » ne souffrent pas au contact de quelque typicité trop marquée ! Le catalogue des achats de bon goût se trouve reproduit en bonne place dans le bulletin de liaison des conservateurs de musées qui savent dès lors mieux distinguer leur intérêt bien compris. **Chez « tonton » tout est bon ; nique pas ta carrière petit !**

Je l'ignore mais ce que je ressens à la lecture de cette missive en forme de bouteille à la mer, c'est qu'**il ne s'agit pas d'une bonne nouvelle**, en raison de son absence de perspectives. L'évocation d'un repli vers le caritatif comme si la beauté relevait désormais d'une cause humanitaire, ne m'engage pas à l'optimisme. À moins de considérer l'art comme une maladie orpheline, quoique...

Chanter demain pour un quelconque « artothon » ne me dit rien qui vaille...

Et contrairement à ce que je lis ici ou là, en filigrane, brouillé ou clair - culture Canal + oblige, ce n'est pas un cap (?), une loi, ou un projet de plus, qui manqueraient, **c'est bel et bien le contenu d'une esthétique comme moteur de l'histoire de l'art dont nous nous découvrons chaque jour davantage orphelins**, qui en peuvent mais...

Survivront-ils à leur désarroi, les femmes et les hommes sans esthétique, parce que la mode en décide, leurre et substitut, alpha et omega de la société spectaculaire - relire Francesco Masci - ou les territoires sans beautés en prise avec leurs réalités géographiques et humaines, parce que le dogme ringardise au profit du « look » et du « lol » toute "avant-garde" puisqu'elle se révèle coalescente à un sens de l'histoire qui localise et partant affronte la politique supra-territoriale de l'art sans chair, de la recollation sans amoureux du beau, de l'institution sans autre responsabilité que comptable... en sa qualité organisateur de gigantesques comices soumises à la loi du chiffre comme autant de salons de "l'auto-motile ou de l'aigrie-culture" ?

L'art français agoniserait ? Vive l'art.